

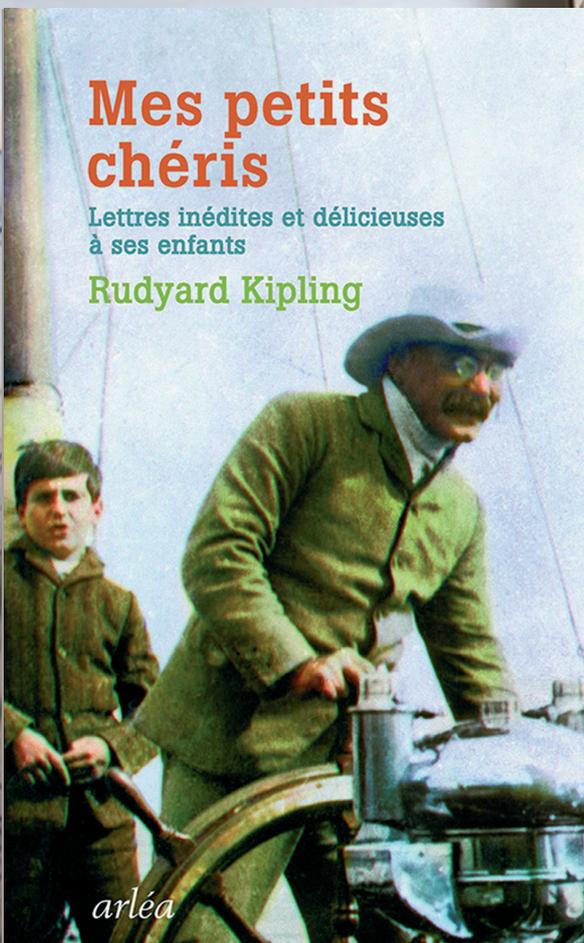
FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

Mes petits chéris

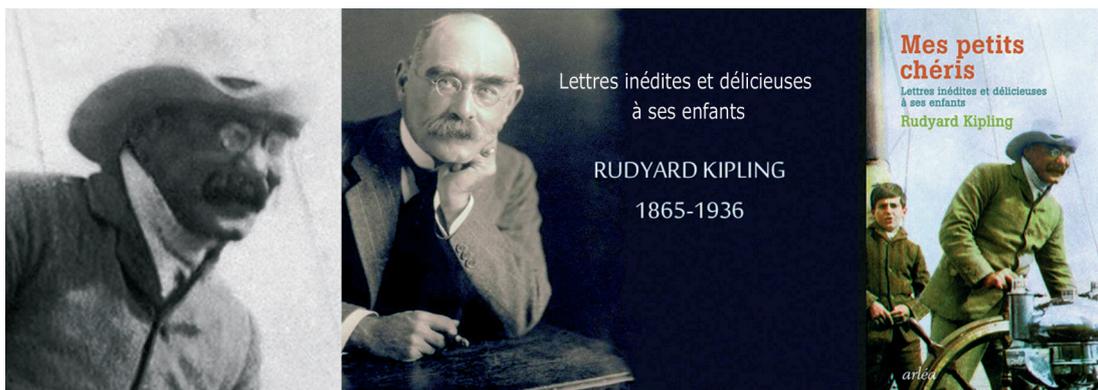
Lettres inédites et délicieuses à ses enfants

Rudyard Kipling



Sommaire

02. Édito - Lettres de Rudyard Kipling à ses enfants
03. Entretien avec Thierry Gillybœuf
07. Lettres choisies - Rudyard Kipling
09. Portrait - Rudyard Kipling
11. Flaubert, Lettres à sa sœur
13. Dernières parutions
15. Agenda avril-mai 2017



Édito

Rudyard Kipling

Lettres à ses enfants

Nathalie Jungerman

Les lettres de Rudyard Kipling à ses enfants, choisies, présentées et traduites de l'anglais par Thierry Gillybœuf sont aujourd'hui publiées aux éditions Arléa. Sur la couverture du livre, une photographie datant de 1910, colorisée par l'artiste américain Dana Keller, représente l'écrivain britannique et son fils sur le *Bantam*. Kipling est à la barre du Yacht, il semble réjoui, à l'image des lettres facétieuses adressées à Elsie et John surnommés *Oiseau* et *Vieil Homme*, et des petits dessins qui les accompagnent.

Sélectionnées parmi plus de deux cents courriers écrits entre 1906 et 1915 – jusqu'à la mort tragique de John dans la bataille de Loos –, les lettres réunies dans ce joli volume vont de mars 1906 à novembre 1908. Elles correspondent à la période où Kipling rédige les aventures de *Puck*, *lutin de la colline* (*Puck of Pook's Hill*), un ouvrage constitué de courtes histoires racontées à deux enfants. C'est aussi la période où il devient docteur *honoris causa* de l'Université d'Oxford en compagnie de Camille Saint-Saëns et de Mark Twain (en 1921, la France lui rendra hommage en lui remettant à la Sorbonne le diplôme et les insignes de docteur *honoris causa* de l'Université de Paris) et reçoit à Stockholm le Prix Nobel de littérature.

Né à Bombay en 1865, mort à Londres soixante-dix ans plus tard, l'auteur du *Livre de la Jungle*, de *Kim* et des *Histoires comme ça*, dont l'œuvre littéraire a été couronnée mais aussi controversée, qui a été parfois considéré comme un « prophète de l'impérialisme britannique » selon l'expression de George Orwell, mondialement célèbre, reste pourtant, comme l'affirme Thierry Gillybœuf dans sa préface, « l'un de ces grands écrivains méconnu ». Ces lettres *inédites et délicieuses* (publiées avec le soutien de la Fondation La Poste) disent toute l'attention et l'affection d'un père aimant qui, malgré l'immense chagrin d'avoir perdu quelques années plus tôt sa fille aînée, Joséphine, se montre spirituel, inventif et met tout en œuvre pour amuser et captiver ses enfants.

Entretien avec Thierry Gillybœuf

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Les lettres de Rudyard Kipling adressées à ses enfants, que vous avez traduites et présentées, montrent combien Kipling se plaît à décrire avec facétie le quotidien. Il fait preuve de beaucoup d'esprit, de tendresse, de dérision aussi quand on pense, par exemple, à la réception en 1907 du prix Nobel...

Thierry Gillybœuf Tout l'enchantement de ces lettres réside précisément là. Dans cette fantaisie narrative. Et ce contraste est saisissant entre l'image d'un Kipling, *pater familias* victorien, souriant peu sur les photographies que l'on a de lui – il est vrai qu'il n'était pas d'usage de sourire à l'époque – et cette folie débridée dans la façon qu'il a de raconter à ses enfants les menus événements du quotidien comme les célébrations honorifiques auxquelles il se voit contraint de participer. Quand j'ai lu pour la première fois ces lettres, puis quand je les ai traduites et relues une fois le livre publié, à chaque fois, un sourire venait se dessiner sur mon visage, que je ne parvenais pas à réfréner. Il y a une sorte de contagion irrésistible dans l'humour et la tendresse qui débordent de ces lettres. Je pense que chacun d'entre nous aurait aimé que, enfant, on lui adressât de telles missives. On retrouve ici tout l'univers débordant d'imagination de certains livres de Kipling. Je songe aux *Histoires comme ça*, aux deux *Livres de la jungle*, aux *Simple contes des collines* ou biens aux histoires de *Puck, lutin de la colline*. Chez Kipling, aucun événement n'est plus important qu'un autre. C'était un des écrivains les plus célèbres de son temps, mais il savait ne pas se laisser tourner la tête par les honneurs, même les plus grands. Et tout est mis sur un pied d'égalité quand il s'adresse à ses enfants. La cérémonie du Nobel, qu'il est le premier écrivain anglais à recevoir, est en

effet un bijou d'humour. D'ailleurs, dans son petit essai biographique que je recommande chaudement, Alberto Manguel reproduit cet extrait qui, à mon sens, incarne à lui seul tout le sel de cette correspondance, son bonheur jubilatoire. La grande force de Kipling est qu'il sait se mettre à la hauteur des enfants. C'est une sorte de contorsion intellectuelle et sensible qui, une fois encore, vient contraster avec l'image d'un Kipling sérieux, presque austère. Et la photographie dénichée par les éditions Arléa pour la couverture vient illustrer ce que je tente d'expliquer. On y voit un Kipling quasi hilare, à la barre d'un bateau, dans une posture qui donne l'impression qu'il affronte un grain, tandis que son fils John, âgé peut-être d'une dizaine d'années, est en retrait, un brin raidi. Est-ce l'enthousiasme enfantin de son père qui le déconcerte ou bien la perspective d'une balade incertaine en bateau ? Toujours est-il qu'on a là, illustrée, l'âme d'enfant de Kipling qui irrigue chacune des lettres réunies dans le présent volume.

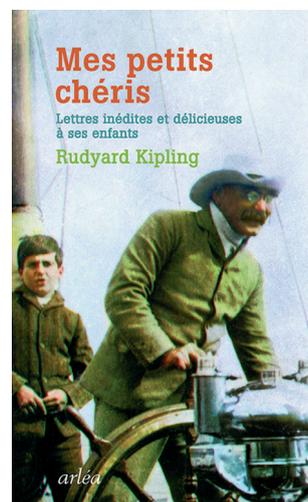
On découvre que l'écrivain est aussi un dessinateur...

T.G. Il était très important de reproduire les illustrations dont Kipling émaillaient ses lettres à ses enfants. Dans le livre de Manguel dont j'ai parlé plus haut, ce dernier a précisément reproduit le dessin de Kipling où il se représente à la taille d'un enfant, au siège de l'Académie suédoise, en redingote, les mains encombrées par le diplôme et la médaille du Nobel, tandis que fond sur lui un essaim de mains d'adultes qui tiennent à le féliciter. Ces dessins sont rigoureusement indispensables. Non pas pour comprendre le propos, parce que Kipling possède l'art consommé de s'adresser aux enfants. Il sait, sans jamais sombrer dans la complaisance ou le simplisme, leur parler sans



Thierry Gillybœuf
© Photo Cécile A. Holdban

Thierry Gillybœuf est écrivain et traducteur de nombreux auteurs anglais, américains et italiens. Plusieurs ouvrages collectifs ont paru sous sa responsabilité, notamment autour de Remy de Gourmont (Cahiers de l'Herne), Georges Perros (La Termitière), et E. E. Cummings (Plein Chant). Il a également publié des ouvrages critiques dont un consacré au poète et philosophe américain Henry David Thoreau, *Le célibataire de la nature* (Fayard, 2012). Aux éditions La Part Commune, Thierry Gillybœuf a établi et annoté la Correspondance entre Guy de Maupassant et Émile Zola parue en octobre 2013 (avec le soutien de la Fondation La Poste).



Rudyard Kipling
Mes petits chéris
Lettres inédites et délicieuses à ses enfants
Choisies présentées et traduites de l'anglais par Thierry Gillybœuf
Éditions Arléa, mars 2017.
100 pages, 17 €.

Ouvrage publié avec le soutien de



rabaisser son niveau de langage. Ces dessins sont un accompagnement. En fait, on est là dans la pure veine des livres illustrés pour la jeunesse, sauf que, évidemment, ces lettres, quand il les écrivait, n'étaient pas destinées à la publication. L'exemple qui me vient immédiatement à l'esprit, ce sont les dessins de Saint-Exupéry pour *Le petit Prince*. Il y a la même authenticité, la même touchante maladresse. Car, entendons-nous, Kipling n'est pas un grand dessinateur. Mais l'approximation même de ces dessins comme griffonnés sur un coin de table vient, en quelque sorte, en rehaussant le trait confus, mais qui sait capter et transmettre l'essentiel.

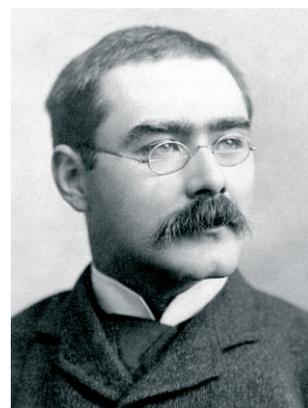
Dans la préface, vous écrivez que Kipling a adressé plus de deux cents lettres entre 1906 et 1915 à ses enfants, Elsie et John. Sur quels critères avez-vous choisi celles réunies dans la présente édition ? Que disent les autres lettres ?

T.G. Il m'est difficile de dire comment s'est fait réellement ce choix. Nous nous trouvons face à deux possibilités. Soit nous visions à l'exhaustivité, mais nous aurions proposé aux lecteurs un livre *sérieux*, qui courait le risque d'être édifiant. Soit nous proposons un choix représentatif, qui écartait quelques lettres moins savoureuses, et le lecteur pouvait pénétrer de plain-pied dans cette folie, cet humour iconoclaste et cette tendresse jamais démonstrative mais omniprésente que je tenais à faire ressortir. Dans la période que couvre ce choix de lettres, je ne crois pas en avoir écartées beaucoup, et celles qui n'ont pas été retenues étaient d'un intérêt moindre, généralement courtes. Ensuite, il fallait, en quelque sorte, *raconter une histoire*, que cette correspondance ait un début et une fin. Par la suite, les lettres sont surtout adressées à son fils John, et le ton commence à différer de celui de la correspondance publiée par Arléa. On s'approche davantage du ton didactique de son célèbre poème *Si*. Or, l'idée était pour moi, aussi, de réhabiliter Kipling. D'en restituer une autre vérité. Ce poème est peut-être,

aujourd'hui – en France, en tous les cas – ce que l'on connaît le mieux de lui. La suite de cette correspondance aurait risqué de le desservir en le cantonnant dans cette image d'Épinal, alors que Kipling est bien plus que ce père un peu moralisateur, exaltant les valeurs viriles. En outre, il ne fallait pas que cette correspondance soit trop volumineuse, pour que le lecteur soit tenté, attiré par elle. Et puis, par la suite, les dessins ont tendance à disparaître des lettres, qui ne sont pas dépourvues de toute fantaisie pour autant. Mais il me semblait que dans ce choix, il y avait un *tout*, une *unité*.

L'enfance a une grande importance dans les textes de Kipling. Pourquoi ? Est-ce parce que lui-même a subi, enfant, un traumatisme ?

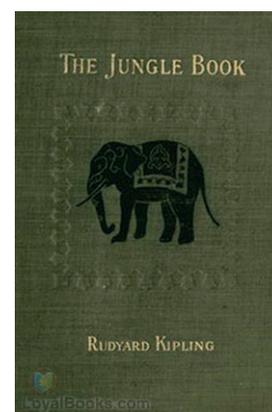
T.G. Je ne voudrais pas faire de la psychologie de comptoir, mais il est indéniable que le traumatisme subi dans son enfance a eu une importance capitale dans son écriture. Ce traumatisme, quel est-il ? Kipling est né dans une famille anglaise plutôt aisée, en Inde. Mais comme toutes les familles anglaises du Raj, quand les enfants viennent à grandir, c'est en Angleterre que les parents entendent leur faire faire leur scolarité. Kipling et sa sœur cadette n'y ont pas échappé. L'Inde natale de Kipling a été un paradis, bercé par les histoires que lui racontait sa nourrice. Et puis, soudain, à six ou sept ans, il se retrouve séparé de ses parents, pendant des mois, des années, dans un pays qu'il ne connaît absolument pas, et confié à un couple avec un enfant inconnu. Cela peut paraître aujourd'hui totalement inconcevable, mais c'était l'usage, ou plutôt la pratique à l'époque. Dans cette famille d'accueil, la mère et le fils se sont avérés de véritables tortionnaires pour Rudy, qui dut affronter leurs sévices, leurs réprimandes quotidiens. Il y a appris l'art du mensonge salutaire, dont il dira, non sans humour, dans l'autobiographie qu'il rédigera à la fin de sa vie, qu'il constitue le principe, le fondement de la création littéraire. Dans ce tableau noir, il y avait un moment heureux à chaque fois qu'il allait passer des vacances



Portrait de Rudyard Kipling tiré de la *biographie Rudyard Kipling* par John Palmer Henry Holt and Compagny, 1915.



Rudyard Kipling (à droite) *The Editors in their Office* 1900-1901.



Rudyard Kipling *The Jungle Book*, Première édition, 1894.

chez son oncle et sa tante. C'était une maison qui accueillait peintres et écrivains, où régnait une liberté qu'il avait perdue dans sa famille d'accueil, et une certaine folie artistique. Chaque fois qu'il allait là-bas, il faisait sonner la cloche à l'entrée de la demeure avunculaire, et quand il acheta sa propre maison, *Bateman's*, il demanda à sa tante qu'elle lui donne cette cloche pour l'installer à son propre portail, afin que d'autres enfants puissent connaître cette joie, ce bonheur débordant qu'il ressentait chaque fois qu'il la faisait sonner. Eh bien, en quelque sorte, il y a eu ces années très douloureuses, que Kipling a évoquées sans pathos, mais il y avait cette cloche, qui constitue, en quelque sorte, le point de cristallisation de son œuvre à venir.

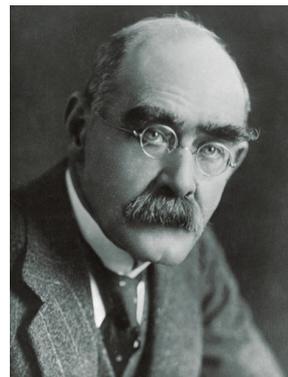
L'œuvre de Kipling est diverse, il est à la fois poète, conteur, romancier, essayiste, journaliste, il a écrit pour la jeunesse... Peut-on dire que son écriture, apparemment pour les enfants, qui mélange les événements vécus et l'imagination, qui est une sorte d'enchantement du réel, est en fait assez énigmatique et proposerait d'autres interprétations pour le lecteur adulte ?

T.G. Vous mettez là le doigt sur toute la problématique de ce qu'on appelle, sans doute hâtivement, la littérature jeunesse. On remise ainsi au placard des auteurs tels que Mark Twain, Charles Dickens, Robert Louis Stevenson, Jules Verne, Selma Lagerlöf, Alphonse Daudet, Roald Dahl, etc. Or, ces auteurs offrent d'innombrables niveaux de lecture. Un enfant peut y trouver un vrai bonheur, parce qu'il y a un imaginaire, un sens de la narration – et la littérature, depuis la nuit des temps, n'en déplaît aux tentatives de déstructuration du roman, consiste avant tout à raconter des histoires – qui peuvent le transporter dans des territoires inconnus où sa propre imagination, pas encore élaguée par le formatage scolaire, social, se trouve chez soi. Mais ces livres s'adressent aussi aux adultes, à condition qu'ils sachent se défaire de leur gangue. De ce sérieux qui étiole, racornit. Les livres de Kipling

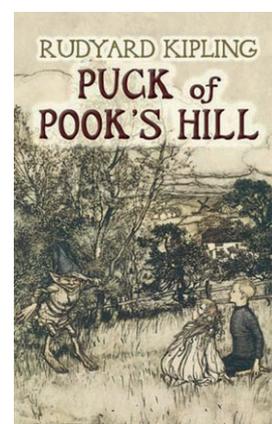
offrent ces deux possibilités de lecture. Le sens de l'absurde est aussi une manière d'aborder certaines énigmes ontologiques du monde. Et il ne faut pas oublier qu'il est également l'auteur d'un autre chef-d'œuvre qu'est *Kim*, extraordinaire roman initiatique situé dans une Inde à la fois bien réelle et fantasmée. Je ne sais pas s'il faut parler, dans son cas, d'une littérature à message. Et je me méfie, pour ma part, de cette appellation qui a quelque chose d'un peu creux ou péremptoire. Mais il est indéniable que les livres de Kipling défrichent des pistes que l'on peut suivre, explorer.

Comme la majorité des grands écrivains britanniques, Rudyard Kipling a répondu à l'appel du War Propaganda Bureau créé dans les premières semaines de la Première Guerre mondiale... Il poussera son fils à s'engager.

T.G. Il est essentiel de toujours tout resituer, contextualiser. En l'occurrence, il convient de contextualiser d'une part dans la vie de Kipling et d'autre part dans l'époque. Il ne s'agit pas de dédouaner ou d'anathémiser. Mais tenter de comprendre sans juger. Je déplore toujours que l'on aborde certains écrivains, certaines œuvres en procureur. Ceci étant dit, il n'y a rien d'étonnant à ce que Kipling, parmi d'autres, ait répondu à cet appel. Son anticonformisme ne se situait pas dans le domaine politique. Il a en effet poussé son fils à s'engager, sans doute trompé par une vision un peu figée de ce qu'imposait, à ses yeux, le fait d'être un homme – ou en passe de le devenir. Mais John, qui avait à peine dix-huit ans et était très myope, sera porté *missing in action* un mois à peine après s'être engagé. Pour Kipling et sa femme, ce sera un drame dont ils ne se remettront jamais, passant les années qui suivent, jusqu'à la mort, à tenter de retrouver, en vain, le corps de leur fils. Et son jugement sur la guerre changera du tout au tout, comme l'illustrent ces deux vers qu'il écrira par la suite : « Si on demande pourquoi nous sommes morts / Dites que c'est à cause des mensonges de nos pères », et qui portent tout le poids de son chagrin et de sa culpabilité.



Rudyard Kipling
1865-1936



Rudyard Kipling
Puck of Pook's Hill (*Puck, lutin de la colline*)
publié la première fois en 1906
Arthur Rackham (Illustrations)
Dover Publications, 2006. 288 pages.



Rudyard Kipling
Histoires comme ça
Illustrées par l'auteur
Traduites de l'anglais par Robert d'Humières & Louis Fabulet
Fac-similé d'un album de 1903
Ressouvenances, 203 pages.

Kipling était un écrivain admiré, et notamment par Henry James, mais aussi détesté à cause de ses positionnements idéologiques (militariste, nationaliste, défenseur de l'Empire). Pourtant, il a écrit des histoires qui ne sont pas l'apologie de l'impérialisme et qui traitent de façon ironique la domination des Anglais en Inde (*L'homme qui voulut être roi*, par exemple)...

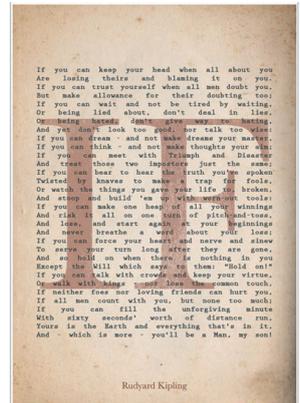
T.G. La génération d'un George Orwell (né en Birmanie, pour sa part), qui est un écrivain que j'admire tout particulièrement, a porté un regard extrêmement sévère sur Kipling, qui a laissé une empreinte durable sur l'image que l'on a fini par se faire de ce personnage. Or, vous avez parfaitement raison de souligner cette qualité ironique que l'on retrouve dans nombre de ses écrits, et qui s'inscrit ni plus ni moins dans la tradition du *wit*, cet esprit typiquement anglais. Si l'on s'arrête à ce jugement hâtif et commode, on se prive d'une œuvre foisonnante et beaucoup plus complexe et diverse qu'il n'y paraît. Vous évoquez *L'homme qui voulut être roi*, mais j'y ajouterais des livres moins connus comme *Stalky & Co*, chef-d'œuvre d'esprit potache, *Capitaines courageux* et *Kim*. Dans ces deux derniers ouvrages, ce n'est pas l'ironie qui domine, mais je les mentionne pour leurs très grandes qualités littéraires. Ce sont des livres merveilleux, que j'ajoute à la liste de tous ceux que j'ai déjà cités. Ses contes, ses histoires aussi sont de vrais joyaux, qui se renouvellent sans cesse. Kipling est un « produit » du Raj, mais il n'en est pas un zéléteur.

Malgré sa célébrité, Kipling, je vous cite, « reste l'un de ces grands écrivains méconnus ».

T.G. Il reste en effet un écrivain méconnu, mais c'est finalement le propre d'un grand nombre de « classiques ». Qui a lu le *Livre de la jungle*, les deux volumes ? Et pourtant, tout le monde connaît. En cela, il incarne

idéalement la définition du classique que donne Italo Calvino : « Un livre que personne n'a lu mais dont le monde parle ». Il y a, comme je l'ai dit plus haut, un nombre incalculable de livres de Kipling qui sont de vrais chefs-d'œuvre, dont la lecture est assurée de vous transporter. Au mieux connaît-on de lui les aventures de Mowgli – dont on ignore généralement que la première apparition est dans une courte nouvelle, intitulée « Dans la jungle », où il diffère sensiblement du personnage du *Livre de la jungle* – le poème « Si », *les Histoires comme ça*, et peut-être encore un livre ou deux. Mais son *Autobiographie* est passionnante, *Kim* compte parmi les plus beaux récits initiatiques qui soient, et ce que je voudrais faire découvrir par la suite, c'est sa poésie. En Angleterre, un certain nombre de ses poèmes sont des classiques, mais on ne les connaît pas en France.

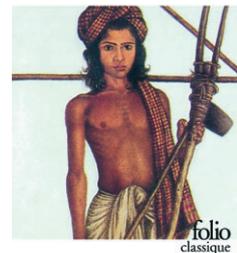
En conclusion, je dirais que Kipling est un continent littéraire, une *terra incognita* pour beaucoup de lecteurs, où je les invite à s'aventurer. Ils ne courent aucun risque, sinon celui de s'abîmer dans l'enchantement d'une œuvre et d'un imaginaire captivants, fascinants qui opèrent comme une véritable fontaine de Jouvence.



Affiche du poème *If* de Rudyard Kipling (Etsy).

Kipling
Kim

Édition d'Alexis Tadié



Rudyard Kipling
Kim
Édition d'Alexis Tadié
Éditions Gallimard,
coll. « Folio classique », 2005.

Lettres choisies

Rudyard Kipling
 Mes petits chéris
 Lettres *inédites et délicieuses* à ses enfants
 © Éditions Arléa, mars 2017.

12 octobre 1907

Mount Stephen House,
 Field, B.C. Canada
 12 octobre 1907

Cher Monsieur,
 Mon Fils estimé,
 Ô John, etc.

Nous sommes arrivés ici la nuit dernière et nous avons trouvé ta première lettre de l'école qui nous attendait. On l'a fait suivre depuis Montréal. Tu peux imaginer combien nous étions contents de l'avoir et que nous l'avons lue et relue.

Je suis très heureux de savoir que tu aimes l'école – je suis sûr que tu l'aimeras de plus en plus au fil du temps, que tu trouveras tes marques et te feras des amis. Mais je connais bien ce mal du pays qu'on ressent au début. Je me souviens de ce que j'ai ressenti la première fois où je suis allé à l'école à Westward Ho ! Mais mon école était à plus de deux cents miles de ma maison – mon Père et ma Mère étaient en Inde et je savais que je ne les reverrais pas avant deux ans. L'école abritait un peu plus de deux cents garçons de tous les âges entre douze et dix-huit ans. J'étais pratiquement le plus jeune – et la pitance était tout simplement infecte.

Mais revenons à toi, tu n'es pas à trente miles de la maison – tu n'es absolument pas le plus jeune là-bas – et on veillera sur toi comme on n'a jamais songé à le faire quand j'étais jeune. En outre, tu as la chance de vivre dans la ville où tu es né, avec plein de gens que tu a connus toute ta vie et Tante Georgie au bout de la rue. Et cela me rappelle que c'est aujourd'hui que tu devrais voir *Bird* * et miss Blaikie, nous vous avons donc envoyé un câble d'ici pour vous dire que tous les deux nous pensons à vous. Il y a un décalage d'environ huit heures entre l'endroit où nous sommes et celui où vous êtes parce que vous êtes tellement à l'Est que vous avez vu le soleil se lever alors que notre côté du monde était encore plongé dans l'obscurité. Cela signifie que bien que j'aie envoyé le câble à 8h du matin pour nous, il sera en gros l'heure du thé quand vous le recevrez.

* Surnom (« Oiseau ») affectueux donné à la fille cadette de Kipling Elsie (1896-1976).

10 décembre 1907

Grand Hotel, Stockholm
 10 décembre 1907
 17h (Toujours mardi : encore plus sombre)

Chers gens,

Je continue ma lettre là où je l'avais arrêtée à 15h25. Bon, à cette heure-là le carrosse nuptial est arrivé – le carrosse de verre de Cendrillon comme je vais l'appeler désormais – et Ma-man et moi ainsi que deux professeurs nous sommes entassés

dedans et nous avons roulé dans les rues humides d'un noir étincelant où toutes les lampes se reflétaient sur les pavés détrempés, les ports et les canaux – si bien que les lumières mobiles des vapeurs se mêlaient aux lumières des échoppes. Tout le monde dans la rue avait l'air d'être en noir et les boutiques étaient pleines de robes noires. Nous nous sommes arrêtés devant la porte de ce qui ressemblait à un théâtre – avec des portes intérieures métalliques et un escalier de pierre. C'était l'école de l'académie de musique.

(...)

Les quatre lauréats du prix Nobel étaient assis sur quatre chaises comme ceci :

À l'extrême gauche

Professeur Nicholson de Chicago qui a trouvé des choses sur la lumière

À gauche

Professeur Buchner, un Allemand qui a fait quelque chose de scientifique

Au centre

Le Président de l'Académie suédoise

À droite

Un médecin français qui avait trouvé des choses sur la fièvre & la maladie du sommeil

À l'extrême droite

MOI !

Je me sentais un peu comme un mauvais garçon qu'on allait rosser. Plusieurs professeurs se sont levés, sont allés devant le lutrin sur l'estrade et se sont adressés à chacun dans sa langue. On a parlé en anglais à l'Américain, en allemand à l'Allemand, en français au Français, et à moi en anglais. C'était horrible de devoir rester assis immobile et de piquer du nez les yeux au sol pendant qu'un monsieur qui parle anglais avec difficulté vous adresse de longs compliments. Après que chaque discours était achevé, la victime se levait de son siège, le maître d'école (je veux dire l'Orateur) descendait de l'estrade et lui serrait la main. Au même moment un grand jeune homme avec une rosette en cuir à la boutonnière présentait à la victime son diplôme et sa médaille en or. Vous n'imaginez pas ce que c'est difficile de serrer la main avec distinction quand vous avez le bras pris par un gros livre en cuir lisse au bout duquel se trouve une boîte en cuir rouge glissante et insaisissable – comme une énorme boîte à bijoux de chez Tiffany. Essayez, avec un buvard et la boîte de ma clef d'argent et voyez ce qui arrive. J'avais l'impression de ressembler à ça :

[dessin]

en train de faire un puzzle 15-30 ! L'air semblait envahi de mains amicales se ruant toutes pour saisir la mienne. (...) Puis nous sommes à nouveau montés à bord du carrosse de Cendrillon et sommes retournés à l'hôtel. Voilà le récit complet exactement comme tout cela s'est passé.

(...)

La pitance suédoise est intéressante mais saumurâtre. Ils saumurent pratiquement tout ce qu'ils peuvent attraper avant que ça tourne. Et ils attrapent un tas de choses. Ils ont des anguilles en gelée, du hareng saur, des homards, des crabes, du jambon cru et du saumon cru séché – notre Lady Mère ne me laissera rien manger de tout cela. N'est-ce pas honteux ? Demain, nous espérons nous échapper et faire ensemble quelques courses.

Votre papa toujours
 aimant

9 juin 1908

Bateman's Burwash, Sussex
9 juin 1908

Cher Oiseau,

La maison est quatre fois plus vide et cinq fois plus grande qu'elle ne l'était à 11h ce matin. Est-il possible, a déclaré Mr Campbell, que le départ d'une P[e]rs[o]nn[e] Pl[ei]n[e] Form[e] dans une petite voiture à cheval ait quelque chose à voir avec ce surprenant changement ? Je pense que oui. Cet après-midi après le déjeuner j'ai vaillamment désherbé le parterre de pivoines au pied du mur avec un couteau. Je suis de fait un travailleur énergique. J'avançais merveilleusement bien jusqu'à ce que Maman vienne et m'aide avec un sarcloir. Ensuite de quoi nous nous sommes querellés et disputés au sujet de nos différents systèmes de désherbage. Le Mien était Délicat et Raffiné (tout comme moi !) le Sien était Inconsidéré et Négligent (tout comme toi !) Toujours est-il qu'entre nous, nous avons désherbé le parterre de pivoines. Après le thé je suis allé avec mon Papa au village pour m'enquérir du Colonel Feilden. (...) Il n'y a pas d'autres nouvelles, je ne t'envoie donc que quelques règles de vie à Londres.

1 Lave-toi de bonne heure et souvent avec du savon et de l'eau chaude.

2 Ne te roule pas dans l'herbe dans les parcs. Cela salirait ta robe.

3 Ne mange jamais de *penny buns*, d'huîtres, de bigorneaux, ou de pastilles à la menthe en haut d'un bus. Cela dérangerait les passagers.

4 Sois gentille avec les policiers. On ne sait jamais quand on peut être embarqué.

5 N'arrête jamais un bus motorisé avec ton pied. Ce n'est pas une balle de croquet.

6 Ne tente pas de retirer des toiles du mur de la National Gallery, ni d'emporter des boîtes à papillons au Natural History Museum. On te remarquerait si tu le faisais.

7 Évite les heures tardives, le saumon macéré dans du vinaigre, les carrefours bondés, les gouttières, les water carts et de trop bien manger.

(...)

Toute notre affection.
Toujours ton
Papou.

30 novembre 1908

Bateman's Burwash, Sussex
30 novembre 1908

Cher vieil homme,

Ta dernière lettre est encore plus affreusement mal orthographiée que d'ordinaire ; j'espère juste que c'est parce que tu as chahuté avec Bingham au lieu de regarder dans le Dictionnaire. (Si j'étais toi, je marcherais enchaîné à au moins trois dictionnaires, comme une suffragette à la grille des Ladies). Pourquoi est-ce que *tu ne peux pas écrire* correctement ?

Es-tu malade ?

Es-tu sous-alimenté

Tes chaussures te font-elles mal ?

As-tu suffisamment desserré ton gilet ?

Alors pourquoi Dyable n'écrit-tu pas sans faire de fautes ?????????????? Ne t'en fais pas. Une quinzaine de jours après avoir reçu la présente (*unberufen ! unberufen !*) tu file-ras à la maison à bord de la voiture.

(...)

Oiseau et moi avons planté un petit chêne ce matin. Miss Blaikie est contente que tu aies aimé sa lettre. J'espère que tu as écrit aussi soigneusement qu'elle. Combien de montres de plus veux-tu ? As-tu avalé la dernière ?

Affection de nous tous,
Toujours tendrement,
Papa.

.....

Pour les notes, se référer à l'ouvrage
© Éditions Arléa, mars 2017.

Sites internet**Éditions Arléa**

<https://www.arlea.fr/>

<https://www.arlea.fr/Mes-petits-cheris>

Site français consacré à Rudyard Kipling

<http://kiplinginfrench.free.fr/>

The Kipling Society

<http://www.kiplingsociety.co.uk/>

Rudyard Kipling

Portrait

Par Corinne Amar

« Les buissons frémissent légèrement dans le fourré et père loup s'accroupit, l'arrière train sous le corps, prêt à bondir. Alors, si vous aviez été témoin de la chose, vous auriez vu la chose la plus étonnante au monde : le loup arrêté net à mi-saut. (...) « Un homme ! lança-t-il brusquement. Un petit d'homme ! Regarde ! » Droit devant lui, cramponné à une branche basse se tenait un bébé brun tout nu qui savait à peine marcher : un petit bout de rien, le plus doux et le mieux pourvu de fossettes qui ne fût jamais venu la nuit dans la caverne d'un loup. Il leva les yeux, dévisagea père loup et se mit à rire. » [1]

Un loup et sa compagne découvrent un Petit d'Homme errant tout nu dans la forêt. *Mowgli*, ainsi va l'appeler Mère Louve qui l'adopte comme un de ses petits, refusant de le livrer à *Shere Kahn*, le tigre boiteux... Voilà comment commence l'histoire si célèbre du petit Mowgli dans la jungle...

Ce don de l'enfance retrouvée, Joseph Rudyard Kipling (1865-1936) l'avait, comme il avait ce talent inouï pour communiquer avec les enfants, s'intéresser à leurs « préoccupations sérieuses ». Dès leur parution, ses ouvrages pour la jeunesse connaissent le succès, et parmi les plus célèbres ; *Le Livre de la jungle* (1894), *Le Second livre de la jungle* (un an plus tard), *Histoires comme ça* (1902), *Puck, lutin de la colline* (1906), ou encore, son grand roman picaresque : *Kim* (1901) ; des poèmes aussi, comme *Mandalay* (1890), *Gunga Din* (1890) ou *Tu seras un homme mon fils* (1910)...

Une naissance et une petite enfance passée aux Indes, à Bombay (alors Inde britannique), ses parents venaient de s'installer, en 1865, son père ayant obtenu un poste de directeur d'une école de beaux-arts, il sera d'emblée influencé par la vie indigène, bien plus que par la civilisation anglaise importée, et restera toute sa vie habité par une dualité de culture. Lorsqu'il arrivera à Londres, le 10 janvier 1892, (à 27 ans) attendu à la gare Victoria par Mme Balestier et ses deux filles (il épousera l'une des deux, Caroline), il rapportait avec lui sa dernière vision de l'Inde. C'est à Londres qu'il mourra, à l'âge de 71 ans. « L'Inde et Kipling avaient été faits l'un pour l'autre », confiait le Britannique Kingsley Amis, en 1975. « Elle

lui donna ce qu'aucun autre écrivain anglais ne devait jamais connaître avec une telle plénitude et une telle intensité (...) » [2]

À l'âge de six ans, il est envoyé par ses parents en Angleterre dans une famille d'accueil, à Portsmouth, avec sa jeune sœur Alice dite Trix, de trois ans, pour leur éducation. Ils grandissent six années durant, sous la tutelle du capitaine Holloway et de son épouse, à Lorne Lodge. Dans son autobiographie, publiée plus de soixante ans plus tard, Kipling évoque cette période où il fut maltraité, dont il gardera un souvenir traumatisé.

« Si l'on presse de questions un enfant de sept ou huit ans sur ce qu'il a fait dans la journée – en particulier quand il veut aller se coucher, il se contredira à souhait. Si chacune de ses contradictions est comptabilisée comme un mensonge et resservie au petit déjeuner, la vie n'est pas facile. J'ai connu mon lot de brimades, mais il s'agissait d'une torture délibérée – aussi bien religieuse que scientifique. Néanmoins, elles m'ont permis de faire attention aux mensonges dont la nécessité n'a pas tardé à s'imposer à moi, et je suppose que c'est là le fondement de toute tentative littéraire. » [3] Les enfants avaient heureusement de la famille à Londres ; à Noël, ils passaient un mois chez leur tante Georgy et son mari, le peintre Edward Burne-Jones, « un paradis auquel je dois en vérité d'avoir été sauvé », avouera Kipling. En 1877, leur mère reviendra d'Inde et retirera les enfants de leur maison d'accueil. « Maintes et maintes fois par la suite, ma tante bien-aimée me demanda pourquoi je n'avais jamais raconté comment j'étais traité. Mais les enfants ne parlent pas plus que les animaux car ils acceptent ce qui leur arrive comme étant décidé de toute éternité. De plus, les enfants maltraités savent très exactement ce qui les attend s'ils révèlent les secrets d'une prison avant d'en être bel et bien sortis. » [4] À dix-sept ans, Kipling retourne en Inde pour devenir journaliste, engagé par le grand quotidien de Lahore ; années d'apprentissage où il découvre le microcosme de la société anglo-indienne, laquelle devient rapidement le cadre de ses premiers récits, de ses recueils de poèmes. Sa nouvelle réputation de journaliste, le succès de ses nouvelles l'entraînent hors de Lahore, puis de l'Inde (qui n'en continuera pas moins de nourrir son imaginaire ou ses réflexions politiques). Après 1888, il se met à voyager, l'Amérique l'attire, quoiqu'il soit empli de contradictions à son endroit, et c'est chez elle qu'il se fixera quelques années durant, par elle qu'il commencera, une fois marié, son tour de monde, tant fasciné par ses écrivains ; les contes d'Allan Poe, les romans de Mark Twain, les poèmes d'Emerson, Walt Whitman... En 1896, il s'installera définitivement dans le Surrey, en Angleterre, écrivant toujours pour

la jeunesse. Sa vie restera marquée par deux tragédies familiales...

Jeune Prix Nobel de littérature, en 1907, journaliste, romancier, c'est aussi un homme qui prend le temps d'écrire des lettres. Entre 1906 et 1905, il adressera plus de deux cent lettres à ses deux enfants, Elsie et John, affectueusement surnommés *Oiseau* et *Vieil homme*, correspondance émouvante qu'il égrainait çà et là de dessins fantaisistes. En 1915, John disparaîtra au front, à 18 ans, laissant son père inconsolable, qui l'avait encouragé à embrasser la carrière militaire. Seize ans plus tôt, c'est Joséphine, l'aînée des enfants, qui, à sept ans, succombait de maladie ; deux tragédies silencieuses dont les parents ne se remettront pas... Il lit, il écrit, il dessine, il voyage. À ses enfants : « Je ne crois pas avoir autre chose à raconter sinon que Mère et moi sommes plongés dans les lettres de la reine Victoria. Nous nous les lisons mutuellement à voix haute et restons assis jusqu'à une heure avancée de la nuit pour finir nos volumes. Cela bat tous les romans que j'ai pu lire. (...) » [5]

À la moitié de sa vie, écrivain accompli, à la fois gâté par le destin et « meurtri par l'adversité », Rudyard Kipling avait achevé la part la plus importante de son œuvre. George Orwell, dans un essai qu'il consacra à Kipling, dira de lui « qu'il appartient nettement aux années 1885-1902, celles qui virent l'aspiration au renouveau prendre son élan, puis s'épanouir, pour finalement se briser sur un état de guerre prolongé dont l'Angleterre sortit affaiblie et moralement ébranlée (...) » [6]

.....

[1] *Le livre de la jungle, Kipling Œuvres* (La Pléiade, Gallimard, tome II, 1992, p.302

[2] cité par Pierre Coustillas, dans l'introduction à *Kipling Œuvres* (La Pléiade, Gallimard, tome II, 1992

[3] cité par Thierry Gillybœuf, dans l'introduction à *Mes petits chéris, Lettres inédites et délicieuses à ses enfants*, de Rudyard Kipling (Arléa, 2017).

[4] Rudyard Kipling, *Something of Myself (Deux trois choses sur moi-même)*, Cambridge University Press, 1935.

[5] Op. cité, p.22

[6] La Pléiade, op. cité, introd. p. xxvii

Gustave Flaubert

Lettres à sa sœur

1839-1846

Par Gaëlle Obiégly

Ce volume rassemble les lettres échangées par une sœur et un frère au moment où celui-ci quitte la maison familiale. Loin de la Normandie, il donne des nouvelles. Gustave n'est pas encore l'écrivain Flaubert, il n'est d'ailleurs jamais question d'écriture dans ces lettres-ci. Il est pourtant désigné dès la couverture du livre comme l'auteur de cette correspondance. Elle s'étale sur sept années pendant lesquelles le jeune homme voyage dans le sud de la France puis étudie à Paris. La sœur, Caroline, surnommée « Raton » ou « Carolo », vit avec leurs parents. Elle poste ses lettres de Rouen ou de Trouville. Gustave se plaint tantôt de la lenteur de l'acheminement. Alors que déjà le train relie Rouen et Paris et permet de passer d'une ville à l'autre à une vitesse qui aujourd'hui nous paraît relative. Si l'écriture n'est pas évoquée dans ces lettres, le mot de littérature y figure bien mais pour disqualifier ce à quoi le jeune Flaubert est contraint, à savoir l'étude du droit. Le 9 juillet 1842, il décrit ses journées à sa sœur. Le ton est ironique pour commenter l'emploi du temps parisien. Le matin, il est à l'école de droit, l'après-midi il potasse en vue de l'examen. Tout ce qui l'occupe lui est « toujours fièrement obscur ». Mais il travaille jusqu'au soir et se couche, dit-il, avec la satisfaction bestiale du bœuf qui a bien labouré, du crétin qui a les doigts fatigués d'écrire et la tête alourdie de tout ce qu'il a voulu y faire entrer. Chacune des lettres de Gustave Flaubert relate des faits de la vie du jeune homme mais surtout elle donne à voir un caractère. Ce qui est la marque prémonitoire de l'artiste. Le genre farceur de Flaubert s'affirme et son tempérament gai porté sur la plaisanterie s'affiche non plus seulement en famille mais partout où il est reçu. Il ne fait pas de doute qu'il se montre dans le monde comme il est parmi les siens : sans aucun masque, insolent, amateur de pointes et calembours. Il fait part à sa sœur de blagues sélectionnées dans *Charivari*, quotidien satirique. Il lit aussi *La revue des deux mondes* où Mérimée a fait paraître en feuilleton *Colomba* au mois de juillet 1840. Il fait référence à cette héroïne quand il

se trouve en Corse, au mois d'octobre. Cette allusion témoigne d'un intérêt pour les œuvres fraîchement publiées. À l'automne 1840, il écrit d'Ajaccio à sa sœur qui lui a demandé de « grandes épîtres ». Gustave est enchanté par la Corse, la limpidité maritime, la flore, le paysage. La baie d'Ajaccio, il ne peut rien imaginer de plus beau. Il aime aussi les mœurs corses, la population, son hospitalité qui s'y pratique de la manière la plus cordiale et gracieuse. Ce qu'il apprécie c'est l'accueil : « on mange et on couche dans la première maison venue dont on vous ouvre la porte à quelque heure de jour et de nuit. On ne paye jamais, et la coutume est seulement d'embrasser ses hôtes qui vous demandent votre nom en partant ». Avant de monter à Paris pour y faire son droit, Flaubert voyage dans le sud. Il va de ville en ville. Avant de découvrir la Corse, il a vu Toulouse et Marseille, des paysages, éprouvé le climat méditerranéen. Il a navigué sur le canal du Midi. Il s'est trouvé dans les ruines des arènes, a contemplé les monuments romains. Il parle de son dénuement en matière de vêtements. Un gros pantalon d'hiver sous un ciel cuisant. Il évoque les désagréments de voyage, ses malles qui tardent à lui parvenir. Et de cet inconvénient établit un parallèle avec la situation de sa sœur dont le trajet de retour de Nogent n'a pas été agréable. À aucun moment, il ne discourt. Au contraire, ses lettres s'appuie la plupart du temps sur ce que lui relate sa sœur dont il se soucie sans cesse. Il signe « ton frère qui t'aime ». Lorsqu'il lui écrit de Marseille, il commence par se réjouir de la santé de la jeune fille à laquelle l'unissent des liens de tendresse entretenus. Caroline Flaubert est la confidente de ce grand frère. Il la perdra très tôt. Elle meurt en 1846. Inséparables depuis l'enfance, il craint qu'elle ne souffre de son absence. Il se dit rassuré de la savoir en bonne santé, avec bon appétit, alors qu'il est loin d'elle. Il séjourne alors à Marseille. La vie du corps occupe une place importante dans leurs échanges. Flaubert s'étendra sur ses douleurs dentaires dont l'intensité l'empêche de manger. Le frère et la sœur semblent avoir en partage les plaisirs de la nourriture. Elle lui annonce des mets sucrés pour son prochain retour en Normandie. Il s'est nourri de fruits durant ses trajets méditerranéens et ses phrases restituent la satisfaction qu'il en a tirée. Souvent, les correspondances familiales appellent l'évocation du corps, ses plaisirs et ses souffrances. C'est le signe d'une intimité malvenue avec d'autres destinataires. Mais Flaubert ne s'encombre pas de convenances. Il avoue à sa sœur se plaire à révolter les gens avec ses dits et ses gestes, tout en ne

l'encourageant pas à adopter ce comportement qui vient chez lui d'une insolence irrépressible. Plus il indigné les bourgeois plus il est content, confesse-t-il à celle qui est sa complice en tout. Elle est curieuse de sa vie parisienne. Il lui en donne des détails surtout pour l'amuser. S'il pratique la natation, il en retire des observations sur l'école de natation fréquentée par des crétins. « Une eau sale, des moutards ridicules ou des vieillards stupides qui y clapotent. Il n'y en avait pas un qui fût digne seulement de me regarder nager ». Il regrette la mer. Caroline lui répond de Trouville. Elle lui livre les agissements de la société qui se retrouve à la plage et qu'elle commente avec la même vivacité que son frère. La plupart des lettres écrites par la jeune fille évoquent des faits survenus dans leur entourage, des nouvelles du foyer, de la Normandie. De son côté, Flaubert mentionne quelques amis et surtout ses conditions de vie et ce qui l'occupe péniblement. C'est alors un étudiant qui travaille sans plaisir, obtempérant plus qu'opérant dans l'enthousiasme de l'apprentissage. Peu lui importe son succès à l'examen, pourvu qu'il en soit débarrassé. À cause de ses devoirs, il lui arrive de passer une journée entière sans avoir gueulé tout seul dans sa chambre, regrette-t-il. Alors que normalement, c'est ainsi qu'il se divertit. Dans ces conditions, il est toujours crispé et « prêt à donner une calotte et deux ou trois coups de pied au cul à propos de rien au premier homme qui passe. » La vie à Paris est pour lui un mouvoir mais peut-être aiguise-t-elle aussi l'esprit d'insoumission du jeune homme ainsi qu'une aversion pour les pédants. Sa sœur le distrait en lui donnant des nouvelles du petit monde de Rouen et les péripéties familiales.

Le frère et la sœur ont l'humour en partage, celui de la jeune femme est tout en malice. Tandis que Flaubert est rosse. Souvent Gustave réclame de longues lettres. Elle s'excuse de ne

pas pouvoir lui en faire d'aussi longues que désirées car elle manque de sujets, d'anecdotes, d'événements. Il n'y a pas grand-chose à raconter. Alors, les faits s'énoncent rapidement sans qu'il soit jugé nécessaire de s'y appesantir. À son tour, elle veut prendre part à la vie parisienne et questionne son frère notamment sur Victor Hugo qu'il a eu l'occasion de rencontrer. Il ne sait pas ce qu'il pourrait en dire d'intéressant, « un homme qui a l'air comme un autre ».

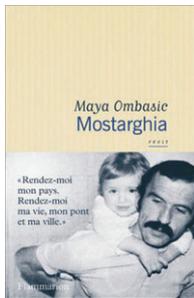
Gustave Flaubert
Comme je m'ennuie de toi, mon pauvre rat !
 (Lettres à sa sœur, 1839-1846)
 Éditions La Part commune, 4 mars 2017

Ouvrage publié avec le soutien de



Dernières parutions

Récits

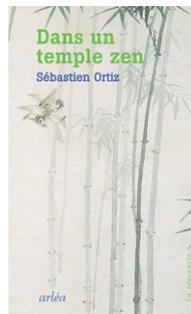


Maya Ombasic, *Mostarghia*. « On ne se défait pas si facilement des Balkans et de leur folie millénaire. » Maya Ombasic, professeur de philosophie à Montréal, en sait quelque chose, elle qui a vu le jour à Mostar en Bosnie-Herzégovine, a grandi « à l'intérieur d'un cercle d'émotions excessives, typiquement slaves, où la haine et l'amour, la tristesse et le burlesque, sont tricotés en un même sentiment comme dans les films de Kusturica. » et a assisté impuissante à la lente agonie de déraciné de son père artiste peintre. Elle

a douze ans en 1991 quand la guerre éclate en Yougoslavie ranimant des rivalités et des idéologies archaïques, obligeant sa famille à fuir. « L'identité ethnique enchâssée dans l'orientation religieuse est ce qui a mis fin au vivre ensemble et au métissage yougoslave. » L'exil va les conduire de la Suisse au Canada. L'auteur raconte l'insouciance perdue, les centres de réfugiés, les humiliations, les préjugés tenaces de race ou de religion, l'autodérision dans la tragédie, le réconfort trouvé dans les livres, le désir de se faire une place dans le Nouveau Monde. La dépression de son père, elle la nomme Mostarghia en référence au film *Nostalghia* d'Andrei Tarkovski. Comme tous les natifs de Mostar, il entretenait une relation passionnelle avec sa ville. Loin de sa lumière aveuglante, de ses arbres sucrés, de sa richesse multiculturelle, de la joie de vivre de ses habitants et de la fraîcheur des rives de la Neretva, il se sentait comme amputé d'une partie de lui-même. Se réinventer ailleurs lui était impossible, il n'a jamais parlé d'autre langue que la sienne préférant s'appuyer sur les traductions de sa fille. Il s'abîmait dans sa peinture, buvait plus que de raison, faisait peser sur les siens le poids de sa nostalgie et de son « infatigable et insatiable âme slave » mais savait également doter leur existence d'une densité particulière par sa grâce, sa culture et sa lucidité. Il s'est éteint à cinquante-quatre ans et repose sur sa terre natale. Éd. Flammarion, 240 p., 18 €. Elisabeth Miso.

Aubiographies

Sébastien Ortiz, *Dans un temple zen. Rencontre avec Guillaume Apollinaire*. « J'avais quitté la France le mois précédent. J'avais tout juste vingt ans. Amoureux à sens unique d'une fille qui se prénomme Aurore, j'avais construit sur son nom, et sans qu'elle le sût, tout un échafaudage de rêves qui avaient fini par se déliter. Misérable, je n'avais eu alors qu'une hâte, celle de quitter Aix-en-Provence qui m'était devenu une prison où j'étouffais. » Notre narrateur, épris d'amour, de littérature et de voyage, part, « largue les



amarres », opte pour l'exil, atterrit à Taiwan, déambule dans Taipei, choisit la campagne, trouve le chemin d'un temple bouddhiste, y est accueilli. Quoi de mieux que la paix, le silence, la lenteur, la conscience de la présence au monde, pour calmer une blessure qui semblait, à première vue, mortelle ? Il fait l'apprentissage du rythme monastique traversé par les méditations régulières, de la répétition des actions dans le quotidien d'une journée, de la marche de la nature, de l'économie des paroles, de la responsabilité reconnaissante des corvées..., et se plie à la discipline de l'hôte qui l'héberge et le nourrit. Il trouve sa place,

crée des liens, se plaît en la compagnie du second intendant du temple et de sa sœur, une joyeuse nonne à lunettes, sans âge, vêtue de chaussettes rouges, puis, il les accompagne pour aller nourrir les oies que le monastère élève à seul but de les protéger de ceux qui voudraient les manger. Quand il a du temps libre, il étudie le chinois, dans sa cellule. Il comprend qu'il est doué. Puis, se prend de passion pour le jardinage, sa détente du soir, ou alors, lit Apollinaire... Ainsi, passent les jours. Il séjournera un an dans ce temple bouddhiste, avant de travailler plus tard comme coopérant en Inde, à Calcutta, devenir diplomate, spécialiste de l'Asie, et publier là, son cinquième texte... Éd. Arléa, 110 p., 17 € Corinne Amar.

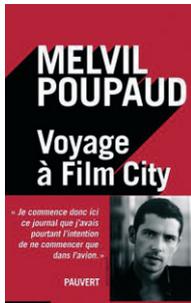
Correspondances



Loïc Demey, *D'un cœur léger, Carnet retrouvé du Dormeur du Val*. Un soldat écrit à celle qu'il aime, il est au front, les balles pleuvent, il ne pense pas qu'il va mourir ou qu'il peut seulement mourir, au moindre répit, il rêve, il pense à elle, fou d'amour et de lyrisme. C'est une correspondance qui court sur près de deux mois, jour après jour, et elle commence un 14 juillet... Il s'appelle Vincent. L'exergue nous dit qu'en septembre 2014, au décès de Madame Adèle B., dans un village du Lot, ses fils ont découvert un petit carnet dans

son grenier qui aurait appartenu au soldat, avec des notes, et quelques lettres reçues, intercalées entre les pages... Nous ne saurons rien de l'intimité de ces lettres, seules nous parviennent celles du soldat. « Dix-huit de juillet. Au commencement et parce qu'il nous faut bien faire courir le temps à défaut de fondre sur la Prusse et rogner les premières rangées de régiments germains, mes compagnons de tente ont décidé d'une promenade. Je t'aime et j'embrasse ton âme (...). C'est cela, je tue le temps et ressasse notre amour. Et je me demande à quoi tu occupes tes journées, mon amour, exquis amour. Moi je ne fais que de t'aimer. » Plus tard, sur son chemin d'errance, il croisera Arthur Rimbaud, en prison, ils s'en échapperont. Arthur écrit, ils feront route ensemble, il inspirera à son camarade poète un inoubliable poème, celui du *Dormeur du Val*, dont on se souvient que, paisible sur l'herbe, comme endormi, il avait deux trous rouges au côté droit... À Loïc Demey, en 2014 (mêmes éditions délicates), on devait un singulier opus de 44 pages, tantôt poème, tantôt nouvelle, au titre énigmatique : *Je, d'un accident ou d'amour* ou l'histoire d'une rencontre entre Hadrien et Adèle au jardin du Luxembourg, le coup de foudre, puis, l'accident d'Hadrien. Alors, il nous racontait, et on se souvient aussi, de toutes ces phrases sans verbe aucun... Éd. Cheyenne, 95 p., 17 €. Corinne Amar.

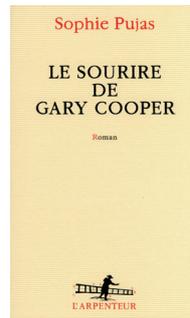
Journaux / Carnets



Melvil Poupaud, *Voyage à Film City*. Melvil Poupaud aime ce que le cinéma lui a toujours permis de vivre : des collaborations artistiques inspirantes, des rencontres, des voyages, une façon singulière d'explorer le monde et de se découvrir soi-même. En juin 2013, il atterrit à Beijing pour tenir le rôle de Jean Denis Attiret, un peintre jésuite français du XVIIIe siècle entré au service de l'empereur Qianlong, dans *The Lady in the Portrait*, film historique de son ami Charles de Meaux. Très vite le tournage s'annonce épique et devient un formidable matériau pour le

journal qu'il tient. L'acteur y consigne en effet avec humour anecdotes, impressions personnelles sur l'Empire du Milieu et réflexions sur son métier. Il y décrit les déboires du réalisateur avec les équipes techniques locales, les producteurs chinois et la censure. Les mouvements de foule inquiétants que soulève sur son passage l'actrice Fan Bingbing, immense star dans son pays. L'échelle de l'industrie du cinéma chinois avec les studios de Film City et la fausse Cité interdite de Heng Dian construite pour le *Dernier Empereur* de Bertolucci dans les années 80, site touristique très prisé et décor de nombreux tournages permanents. Il ne cache rien de ses efforts désespérés pour mémoriser phonétiquement son texte en mandarin, afin de donner la réplique à ses partenaires. Dans son brouillard linguistique, l'approche de Jean-Pierre Léaud lui est des plus précieuses. « Jean-Pierre, avec qui j'ai travaillé plusieurs fois depuis mon enfance, m'a toujours dit que le sens des mots n'avait que peu d'importance quand on jouait la comédie. Ce qui compte, c'est l'intention. Et chacun sait que l'intention passe bien au-delà des mots. » Hors plateau, ses déambulations nocturnes se pimentent d'étonnantes expériences gastronomiques et d'improbables rencontres alcoolisées. Melvil Poupaud a glissé au fil de son récit des photographies, traces d'un talent certain pour le montage et l'écriture visuelle. Éd. Pauvert, 176 p., 18 €. [Élisabeth Miso](#).

Romans



Sophie Pujas, *Le sourire de Gary Cooper*. Née dans la misère à Brooklyn, mal aimée par un père brutal et une mère présentant des troubles psychiatriques, Clara Bow (1905-1965) a très tôt montré une grande force de caractère. Le cinéma lui fait tant rêver qu'elle se promet de devenir une star. À seize ans, grâce au concours Fame and Fortune, elle décroche un petit rôle dans un film à New York puis décide à dix-sept ans de tenter sa chance dans la Cité des Anges. « Hollywood, raccourci de la vie. Prouver, en une seconde, qu'on sait être unique, vive, inoubliable. Imprimer les cœurs et les mémoires. Une machine

émotionnelle [...] elle sait, en un claquement de doigts, faire de son visage ce livre ouvert dont le muet se nourrit. » La Paramount la prend sous contrat, elle tourne avec Ernst Lubitsch et Victor Fleming, reçoit des flots de lettres de fans et s'affiche avec des amants aussi magnétiques que Gary Cooper ou Gilbert Roland. La voilà au firmament. Elle est la première It Girl, une « icône de l'âge du jazz comme des femmes libérées » célébrée par Francis Scott Fitzgerald, un parfait exemple de la garçonne, créature audacieuse et émancipée des années 20 qui raccourcit ses robes et ses cheveux. Sa soif de liberté, ses liaisons réelles ou supposées, le parfum de scandale qui l'entoure, ses confidences sur ses origines pauvres et son enfance sordide, la trahison de sa secrétaire particulière vont précipiter sa chute. Harcelée par une presse à ragots, sacrifiée sur l'autel de la moralité par les Studios, elle quitte la lumière des projecteurs à l'âge de vingt-huit ans. « Parce que Clara est le visage des Années folles, elle tombera avec elles. On déclarera coupables l'insouciance, la joie et les danses jusqu'à l'aube. On fera la guerre à la légèreté de vivre. » Sophie Pujas fait le portrait d'une de ces héroïnes des temps modernes, qui s'est dressée contre les carcans et les mentalités étriquées, actrice de son destin. Éd. Gallimard, L'Arpeur, 112 p., 11,50 €. [Élisabeth Miso](#).

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Festivals

Le festival du MOT 2017 Du 24 au 28 mai La Charité sur Loire



L'idée de créer à la Charité sur Loire un Festival du MOT est née de la rencontre entre Gaëtan Gorce, député-maire, désireux de pérenniser le titre de Ville du Livre de sa commune, et Marc Lecarpentier, ancien président de Télérama, journaliste amoureux des mots.

Parce que la Charité sur Loire regroupait une quinzaine de libraires, bouquinistes et artisans des métiers du livre, et parce qu'existait déjà une programmation d'événements autour du livre et de la littérature, il a paru naturel et prometteur aux fondateurs de l'association Mot-et-MOTS de créer là le premier Festival du Mot avec l'idée que livres et mots trouveraient naturellement des intérêts communs.

Des expositions et installations, des spectacles, des débats et conférences, des animations...

Invitée d'honneur : Christiane Taubira.

Femme engagée et passionnée de littérature, Christiane Taubira parlera de poésie, de son amour des mots, de la force et de la puissance du langage.

Une exposition Manuscrits et repentirs : Une centaine de photographies de manuscrits pour découvrir la singularité de la démarche de l'écrivain, saisir les « traces charnelles » de l'élaboration de l'écriture, de vivre l'œuvre en train de se construire.

Le programme complet est sur le site du festival depuis le mois d'avril : <http://www.festivaldumot.fr/>

Prix littéraires

Prix Envoyé par La Poste Lancement de la 3ème édition. 31 mai : date limite d'envoi des manuscrits par les éditeurs

Ce prix littéraire récompense un manuscrit (roman ou récit) adressé par courrier, sans recommandation particulière, à un éditeur qui décèle, avec son comité de lecture, un talent d'écriture et qui décide de le publier pour la rentrée littéraire de septembre. Remise du prix fin août, début septembre.

- en avril : relance du Prix envoyé par La Poste (courrier aux éditeurs)
- le 31 mai : date limite d'envoi des manuscrits par les éditeurs

Prix des postiers écrivains Lancement de la 3ème édition.

Faire émerger les talents. C'est le mot d'ordre du Prix des postiers écrivains, voulu par le Président du Groupe et créé par la Fondation d'entreprise La Poste. Ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un postier.

Le 2ème Prix des postiers écrivains, remis le 11 janvier par Philippe Wahl a récompensé Jean-Luc Manet pour *Trottoirs*, publié aux Éditions IN8.

Une mention a été attribuée à Maurice Trépos pour *Les cinq voyages de L'Antoinette, l'odyssée d'un trois-mâts autour du monde 1903-1912*, paru aux éditions Coop Breizh.

(remise du Prix en janvier 2018)

Devenez-contributeurs : <http://www.fondationlaposte.org/devenez-contributeur/>

Appel à candidature pour les postiers 20ème Prix Wepler-Fondation La Poste – 2017



Photo. Thierry Stein
Brasserie Wepler, Paris.
<http://librairiedesabbesses.blogspot.fr/p/le-prix-wepler->

Vous êtes postier, vous aimez lire, vous vous intéressez à l'actualité littéraire : portez-vous candidat pour être membre du jury de la 20ème édition du prix littéraire Wepler-Fondation La Poste.

Rendez-vous à la rubrique
Devenez contributeur : <http://www.fondationlaposte.org/devenez-contributeur/>

Ce prix récompense chaque année en novembre le roman d'un écrivain novateur. À la différence des principaux prix littéraires français, ce prix est attribué par un jury renouvelé tous les ans et composé de douze lecteurs venant d'horizons très différents : journalistes, libraires, une détenue de longue peine (les créateurs du prix ont souhaité ainsi mener une action de réinsertion par la lecture), un(e) collaborateur(trice) du Groupe La Poste...

La participation de chacun des membres du jury se déroule en deux étapes :

- lire une sélection d'ouvrages pendant l'été,
- participer à plusieurs réunions avec l'ensemble du jury.

Vous souhaitez participer à cette aventure littéraire, envoyez une lettre de motivation et le compte rendu des derniers ouvrages que vous avez lus par courrier **avant le mardi 23 mai 2017** à l'adresse suivante :

Fondation d'entreprise La Poste
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS
ou par mail : fondation.laposte@laposte.fr

Calendrier des réunions

(à la Brasserie Wepler, Place Clichy à Paris)

Début juin :

- constitution du jury
- 1ère réunion de présentation du Prix
- envoi des livres aux membres du jury

Début juillet :

- première concertation des membres du jury
- sélection d'une partie des ouvrages lus

Fin août :

- discussion autour des livres lus
- choix des livres qui restent en lice

Début septembre :

- sélection de 12 livres

Novembre (veille de la remise du prix) :

- choix final

En 2016, le jury a ainsi récompensé :
Stéphane Audeguy pour *Histoire du lion Personne* aux Éditions du Seuil
et la mention spéciale a été décernée à
Ali Zamir pour *Anguille sous roche* aux Éditions Le Tripod

Spectacles



Flocons & Confettis
© Eric Milteau

Flocons, Confettis et Correspondances de vie

Compagnie Hors Cadre

Le 16 mai 2017 au théâtre de l'abbaye, EHPAD, Saint-Maur-des-Fossés (94) (Projet solidaire de sept. à juin)

La Compagnie Hors Cadre intervient auprès des personnes âgées.

La rencontre Flocons et confettis est une approche non médicamenteuse des personnes fragilisées, qui permet de sortir de la solitude et de recréer du lien. De mini-spectacles leur sont proposés : une forme courte et légère conçue pour être jouée dans les chambres en individuel dans les hôpitaux, les maisons de retraite, cliniques et foyers, et dans l'unité de soins palliatifs de l'hôpital Ambroise Paré (92).

Le projet 2017 concerne les séniors de l'EHPAD de Saint Maur-les-Fossés et les élèves de trois classes de Champigny-sur-Marne : CE2, 6ème et scolaires du Lycée des métiers de la santé Louise Michel, Formation aide-soignante.

Des ateliers d'écriture en vue de correspondre avec les seniors de l'EHPAD sont mis en place. La Compagnie joue le rôle de passeur de mots, courriers et réflexions entre les deux générations. Toutes les matières collectées font l'objet d'une mise en voix, et donneront lieu à la création d'un spectacle par la Compagnie destiné à l'ensemble des participants.

Restitution sous forme d'un spectacle le 16 mai 2017 au théâtre de l'abbaye (au sein de l'EHPAD) de Saint-Maur-des-Fossés (94).

Compagnie Hors cadre
<http://www.horscadre.free.fr/>

Expositions

« Itinéraires, itinérances »

Du 25 avril au 12 mai 2017 à la Médiathèque Robert Cousin, Lens.
(Projet solidaire de novembre à avril)



La Fondation La Poste a soutenu sur l'année 2016-2017 (à partir de début novembre) quatre ateliers d'écriture menés par la Ville de Lens. La présentation des écrits issus des séances de travail de l'atelier *Itinéraires, Itinérances* aura lieu du 25 avril au 12 mai à la Médiathèque Robert Cousin de Lens.

Intervenant : Philippe Masselot, auteur régional

La région Nord Pas de Calais est une terre d'accueil. Mais comment, aujourd'hui, arrive-t-on dans l'agglomération lennoise avec le statut de demandeur d'asile ?

Cet atelier qui se déroule au Centre d'Accueil pour Demandeurs d'Asile propose de donner la parole aux résidents dont l'existence, la survie, et parfois aussi celle d'une famille, est conditionnée par le retour d'un formulaire.

Les 25 participants se sont réunis de novembre 2016 à avril 2017. Au cours de ces séances, les résidents aux origines variées : Afghanistan, Albanie, Tchétchénie, Soudan, Yémen, Mauritanie, Ethiopie, ont pu s'exprimer (dans leur langue), avec la complicité de plus jeunes résidents scolarisés, pour faciliter ces échanges et permettre la mise en texte d'une partie de ces échanges par l'auteur...

Exposition des écrits issus de ces séances de travail du 25 avril au 12 mai.

Du lundi au vendredi de 10h à 12h et de 13h30 à 18h, et le samedi de 10h à 18h00, sans interruption. Fermeture le jeudi.

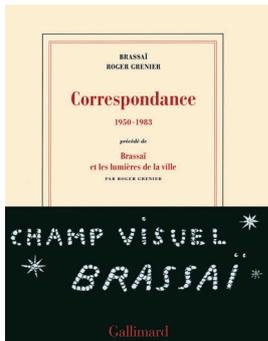
Décrochage de l'exposition en présence de Philippe MASSELOT, auteur, et des participants aux ateliers d'écriture, le vendredi 12 mai 2017 à 18h.

Médiathèque Robert Cousin
Route de Béthune
62300 Lens
<http://www.villedelens.fr/culture/la-mediathèque-robert-cousin.html>

<http://apsa62.fr/> - Association Pour la Solidarité Active

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Avril - mai 2017



Brassai, Roger Grenier. Correspondance (1950-1983)
Précédé de Brassai et les lumières de la ville par Roger Grenier
Éditions Gallimard, Collection Blanche, 216 pages. 20 avril 2017.

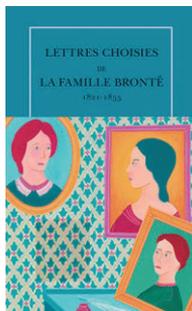
Brassai est arrivé à Paris en 1924 pour devenir peintre. Mais ce sont ses errances nocturnes avec ses amis artistes qui l'ont métamorphosé en photographe, aidé par les conseils de son compatriote André Kertész, le premier à prendre des photos de nuit. En 1932, il publie l'album Paris de nuit qui lui apporte aussitôt la célébrité, il collabore à la revue surréaliste Le Minotaure et rencontre Picasso dont il photographie les sculptures au château de Boisgeloup.

Roger Grenier a vécu sa jeunesse à Pau, où il a rencontré Gilberte, future épouse de Brassai. Journaliste à Paris depuis la Libération, il lui trouve un travail grâce auquel elle rencontre le photographe en 1945. Les deux hommes deviennent très liés et leur amitié durera jusqu'à la mort de Brassai.

Comme l'écrit Roger Grenier dans son texte qui évoque leurs trente-trois ans d'amitié : « Venant de Brasso, en Transylvanie, il trouva avec nous une nouvelle famille. Je pense souvent que c'est moi qui l'ai marié, à la mairie du XIVe et à Notre-Dame-des-Champs, et c'est moi qui l'ai enterré, au cimetière Montparnasse. »

Dans les nombreuses lettres et cartes postales que Brassai adresse à son ami Roger, défilent voyages et projets du célèbre photographe, qui prépare ses livres sur d'illustres amis tels que Picasso et Henry Miller, termine l'édition du Paris secret des années 30, ou se met à la sculpture.

Cette correspondance inédite donne le portrait sans retouches de l'un des plus grands photographes du XXe siècle.



Lettres choisies de la famille Brontë 1816-1855
Éditions de la Table Ronde, 13 avril 2017

Correspondance publiée pour la première fois en langue française, traduite de l'anglais par Constance Lacroix.

Entre 1816 et 1820 naissent les enfants Brontë. Leur correspondance n'a jamais été publiée en français. L'édition la plus complète, rassemblée par Margaret Smith, comporte plus de mille lettres. La présente publication en réunit trois cents.

Le style des Brontë, lecteurs avides et écrivains dès leur plus jeune âge, est marqué par leur pratique aussi précoce qu'intensive de la littérature.

Une voix cependant prédomine : celle de Charlotte qui a joui de la plus longue existence et de la plus grande célébrité en son temps.

La dimension intimiste des courriers, que l'on retrouve souvent sous la plume de Charlotte, prompte à se faire des amis de ses correspondants (Jane Austen, George Sand...), a été privilégiée et permet d'embrasser sous un jour nouveau les vies et les personnalités des membres de cette famille hors norme.

<http://www.editionslatableronde.fr/>



Lettres à Madame de Maintenon – Volume X
Édition intégrale et critique par Hans Bots, Eugénie Bots-Estourgie et Catherine Hémon-Fabre. Précédée d'une introduction.
Éditions Honoré Champion, 822 pages, 30 mars 2017.

Ce tome X de l'édition critique intégrale de la Correspondance passive de Mme de Maintenon contient 780 lettres envoyées à la Marquise par 150 correspondants différents entre 1er janvier 1710 et le 31 décembre 1714. Parmi ceux-ci, de grandes personnalités telles que la reine d'Angleterre, la princesse des Ursins, le duc du Maine et la reine Marie-Louise d'Espagne, et de nombreux représentants du haut clergé, tels Louis-Antoine de Noailles et Henri-Pons Thiard de Bissy. Cette période est marquée par un drame familial de la dynastie Bourbon, la disparition des trois Dauphins en 1711 et 1712, puis celle du duc de Berry en 1714. On suit de près les négociations qui aboutirent en 1713 et 1714 aux traités de paix conclus à Utrecht entre la France, le Portugal, la Prusse, la Savoie, la Grande Bretagne et les Provinces-Unies, suivis de ceux de Rastadt et Baden entre la France et le Saint-Empire. Cette paix met fin à la longue Succession d'Espagne et permet de maintenir Philippe V sur le trône espagnol.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org